



Cuadernos LIRICO

Revista de la red interuniversitaria de estudios sobre las literaturas rioplatenses contemporáneas en Francia

Hors-série | 2022
El acontecimiento Chejfec

Baroni : un voyage - Extrait

Sergio Chejfec

Traductor: Guillaume Contré



Edición electrónica

URL: <https://journals.openedition.org/lirico/13055>

DOI: 10.4000/lirico.13055

ISSN: 2262-8339

Editor

Réseau interuniversitaire d'étude des littératures contemporaines du Río de la Plata

Referencia electrónica

Sergio Chejfec, «Baroni : un voyage - Extrait», *Cuadernos LIRICO* [En línea], Hors-série | 2022, Publicado el 26 septiembre 2022, consultado el 01 octubre 2022. URL: <http://journals.openedition.org/lirico/13055> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/lirico.13055>

Este documento fue generado automáticamente el 1 octubre 2022.



Creative Commons - Atribución-NoComercial-SinDerivadas 4.0 Internacional - CC BY-NC-ND 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Baroni : un voyage - Extrait

Sergio Chejfec

Traducción : Guillaume Contré

REFERENCIA

Texte original : *Baroni: un viaje*, Barcelone, Candaya, 2010, p.16-39.

- 1 J'ai rencontré Baroni alors qu'elle sortait d'une maladie respiratoire qui l'avait forcée à une hospitalisation de deux semaines ; elle pouvait à peine parler. Lorsque je me suis présenté, elle s'est lancée sans préambule dans le récit de sa convalescence. Entre autres choses, elle m'a dit que je la trouvais chez elle par hasard car les médecins avaient prévu une troisième semaine d'internement ; la veille, cependant, sans guère d'explications, ils l'avaient autorisée à partir. Rogelio avait alors rangé les effets de la malade dans le même sac de sport avec lequel ils étaient arrivés et, à midi passé, ils avaient quitté l'hôpital en marchant lentement sous le soleil, directement vers l'arrêt de taxi. Baroni avait la voix cassée et l'irritation de son larynx produisait une aphonie à laquelle elle s'était déjà tristement adaptée. Pour l'entendre, il fallait se pencher et approcher l'oreille à quelques centimètres de ses lèvres, ce qui transformait la conversation en un pénible enchaînement de mouvements réitérés ; pour ne rien dire des fois où Baroni devait répéter ses propos, ce qui influait sur sa fatigue, et de celles où il fallait de nouveau se pencher vers elle, comme si sa bouche était un oracle endommagé qu'un défaut ou une utilisation excessive empêchait de remplir sa fonction. Comprendre quelque chose de cohérent se révélait impossible pour moi car une bonne partie de ce qu'elle disait m'échappait, ce qui me poussait à répondre avec des généralités ou à acquiescer d'une façon diffuse, de sorte que la partie la plus éprouvante de la conversation devait être menée par la personne qui était le moins en capacité de le faire.
- 2 Des mois plus tôt, j'avais assisté à un épisode semblable où les difficultés d'audition de l'hôte imposaient des règles de mobilité spécifiques. Un après-midi, nous nous étions réunis chez le poète Juan Sánchez Peláez, nous étions cinq. Sa maladie était déjà

avancée, ce qui l'empêchait de sortir dans la rue. Comme je le disais, il entendait mal, particulièrement d'une oreille, et comme cela arrive souvent dans ce genre de cas, il y avait des voix plus nettes qu'il distinguait mieux. Certains disaient que Sánchez exagérât parfois sa surdité pour ne pas intervenir lorsque les sujets l'ennuyaient, ou qu'il récupérait sa capacité d'audition à mesure que les verres le tiraient peu à peu de la torpeur à laquelle l'enfermement l'avait habitué. (Mon expérience de cet après-midi-là ne me permet pas de prendre position sur ce point.) Ce jour-là, après avoir bu pendant un moment et participé distraitemment à la conversation, Sánchez s'était mis à diriger une étrange chorégraphie : lorsque quelqu'un voulait parler, il devait s'asseoir à sa gauche ; le nombre de places assises étant réduit, nous devions changer constamment de chaise afin que la conversation puisse se poursuivre. Il y avait quelque chose d'étrange à voir cet être quasiment minuscule, semblable à un enfant de dix ans tout au plus, devenir la raison d'un mécanisme semblable à un jeu enfantin, une réunion entre amis convertie en chaises musicales. Les bruits et l'audition ont toujours été des éléments décisifs chez Sánchez, parfois problématiques. Des années plus tôt, il avait décidé de quitter une maison dans laquelle il vivait depuis longtemps à cause de la sérénade des petites grenouilles qui, la nuit à Caracas, font entendre leur chant, parfois strident.

- 3 Quoi qu'il en soit, ce qui, chez Sánchez, m'avait peut-être semblé nécessaire (le mouvement collectif comme une façon de suppléer à son embarras), mais également un peu excentrique, une sorte de velléité théâtrale du poète, comme si ses visiteurs étaient des créatures qui cherchaient à être coordonnées et organisées dans l'espace, une velléité à laquelle plusieurs d'entre eux se pliaient avec enthousiasme et d'autres avec résignation, se résolvait maintenant chez Baroni d'une façon plus simple, en raison peut-être de la grandeur de l'espace et du contact immédiat avec la nature. Le terrain sur lequel Baroni a édifié sa maison se veut un monde à petite échelle. Une fantaisie personnelle la pousse à diviser le terrain en secteurs et à délimiter les espaces selon des buts divers. Plus avant, j'évoquerai probablement ces divisions, une véritable géographie. Dans l'immédiat, je dirai que ce qu'on appelle l'air libre, la présence de la chaleur intense qui s'abattait sur les feuillages des arbres et des arbustes, et bien entendu le chant bruyant mais indistinct des cigales, tout ce fond de rumeurs affectait encore davantage la voix affaiblie de Baroni.
- 4 Peu de temps s'est écoulé avant que ne vienne, comme on dit, l'heure pour Sánchez Peláez de mourir. Lorsque je suis arrivé au funérarium, presque à l'aube, j'ai été moins impressionné par la solitude des lieux que par la vive présence du chant nocturne qu'il avait fui en son temps, comme si cet adieu animal avait été monté sur une scène ironique. Je l'ai vu dans son cercueil. Comme je l'apprendrais ensuite, le poète avait été véritablement pomponné pour se montrer dans sa dernière demeure, comme on dit, vêtu de sa veste favorite. Les vestes l'ont toujours accompagné. Il est rare de trouver une photo de Sánchez où il n'en porte pas, et cela depuis sa jeunesse, ses années chiliennes, desquelles il conservait par ailleurs un souvenir plutôt amer, aussi décisives fussent-elles. Mais maintenant, pour sa veillée funèbre, il portait sa meilleure veste, la plus classique et la plus impeccable, d'une couleur naturelle légèrement sombre qui, pour des raisons liées au maquillage mortuaire, ressemblait beaucoup à la teinte adoptée par sa peau visible, celle de son visage et de ses mains, lesquelles étaient par ailleurs croisées sur son abdomen. Le teint de Sánchez évoquait la cire ; et bien que je n'aie pas osé le vérifier malgré la tentation, on pouvait deviner la fermeté presque artificielle de ce visage, comme si la préparation funèbre était parfois ce qui nous

séparait en premier et avec le plus d'insistance de la nature. Les boutons de la veste étaient en métal brillant et –autre tribut à son élégance bohème– à son cou était noué un foulard en soie qui disparaissait sous la veste. De rares amis du défunt buvaient du whisky dans des verres jetables, provenant d'une bouteille que quelqu'un cachait dans un petit sac ; une sorte de toast clandestin prolongé dont la discrétion, j'imagine, était davantage un hommage au poète qu'une manière d'obéir à de supposées bonnes manières auxquelles aucune des personnes présentes, vivante ou morte, ne croyait.

- 5 Récemment, mon amie Victoria m'a raconté la fois où Sánchez s'est acheté la veste en question. Elle l'avait accompagné, avec Malena, son épouse, dans un centre commercial. À travers le toit ouvert du bâtiment, de rares nuages étaient visibles, et le ciel, plus haut, était presque aveuglant à cette heure de la mi-journée. La couleur de celui-ci, et la beauté qui découlait du fait de l'observer depuis une sorte d'interstice, comme s'il s'agissait d'un poste d'observation, avait occupé une bonne partie de leur discussion tandis qu'ils prenaient un café. Puis ils s'étaient arrêtés devant un magasin et Sánchez n'avait pas tardé à choisir sa veste. Les manches étant un peu longues, des mesures de ses bras avaient été prises. Quelques jours plus tard, il est revenu la chercher, seulement accompagné de Malena cette fois. Lors de la première visite au centre commercial, Victoria et Malena ignoraient l'une comme l'autre la destinée du vêtement, pensant qu'il ne s'agissait, pour Sánchez, que d'une veste de plus. Mais en considérant les événements ultérieurs, Victoria suppose que son ami connaissait déjà l'avenir –imminent, d'une certaine façon– et qu'il s'organisait en conséquence. De son côté, Malena n'a eu besoin que de quelques jours pour se rendre compte de ce qui se passait ; des jours qui ont coïncidés avec l'intervalle qui séparait la première et la deuxième visite au centre commercial. Ainsi, ils sont allés chercher tous les deux la veste en sachant qu'elle servirait peu, mais de façon pérenne.
- 6 Couché, le corps de Sánchez paraissait encore plus petit qu'il ne l'avait été durant les mois précédents ; ses chaussures étaient également impeccables. Tandis que je l'observais un moment, sans personne dans la salle pour perturber la communication, tout en lui m'a semblé au premier abord une créature fabriquée, une espèce de corps créé à l'image du Sánchez réel, lequel était néanmoins caché à l'intérieur de cette couverture humaine. Ce nouveau format l'avait contraint à la réduction, il payait ainsi une sorte de tribut physique, en masse corporelle, pour condescendre à la copie et à la représentation. Je me suis arrêté un moment sur la véranda du funérarium, où s'étaient réunis les amis que j'ai mentionnés, et nous avons porté deux toasts à la mémoire de Sánchez en intercalant naturellement dans la conversation quelques-uns de ses vers célèbres et même inconnus. J'ai bu deux verres de la liqueur des adieux. Depuis cette terrasse, les arbres gigantesques de l'avenue étaient visibles, sur laquelle, de temps à autre, ne passaient que de grands taxis esquinés, aux toits ornés de morceaux de plastique à l'éclairage défaillant. Derrière nous, dormait ou attendait le corps ou la couverture de Sánchez.
- 7 Avant de descendre les marches de la véranda et de longer la fontaine ornementale, en direction de la rue, je me suis rappelé le titre d'un livre de Sánchez, *Aire sobre el aire*, « de l'air sur l'air », qui définit si bien sa vocation d'intangibilité. Et j'ai réalisé que c'était le sentiment que transmettait sa présence vive, une anxiété qui avait besoin de s'échapper car aucune contention n'était efficace. D'une certaine façon, le teint affirmé de la peau de Sánchez m'a rappelé la surface de certaines images de Baroni et ce cheminement m'a permis de savoir, l'espace d'un instant, que ses figures ne

cherchaient pas en réalité à imiter, disons, les personnes vivantes mais à montrer la peau des morts, comme si elles étaient les présences verticalisées d'être inertes. J'ai maintenant de nouveau sous les yeux le poème dont l'un des vers donne son titre au livre déjà mentionné, qui dit, dans la moitié inférieure de la page 29 : « nous, amusés, compulsifs, tragiques / nous sommes pur creuset / parole et entente / -le cœur de personne ». L'étrange emphase de Sánchez, qui souligne et réfute en même temps, exprime la redondance dont certains objets ont besoin pour se manifester ; par exemple, ne pas dire simplement l'air, mais dire de l'air sur l'air. Une fois que ces objets s'activaient, la volonté de Sánchez, ai-je pensé, consistait à leur assigner une nostalgie ; non pas en tant que joie ou qu'occasion perdue, mais en tant qu'expérience inévitablement incomplète. Plus avant, je décrirai peut-être les effets qu'avaient ces stratégies de l'emphase, disons, sur la façon dont Sánchez attendait un résultat de ses œuvres.

- 8 La nature écrasante, comme je le disais plus haut, avec ses rumeurs typiques mais aussi sa luxuriance, dévaluait encore plus la voix diluée de Baroni. Aucun bruit en particulier, les cigales ou les aboiements plus ou moins distants d'autres chiens, pourtant très audibles, ou le travail constant d'un moteur au loin, ne produisait cet effet ; c'était plutôt l'ensemble tout autour qui –selon les conditions précises du temps et de l'heure du jour, y compris la présence de sons subalternes, et certainement pas en dernière instance les fragrances dominantes à ce moment-là– se manifestait comme une crépitation profonde, une rumeur assez lente qui condescendait à tolérer notre présence et s'exprimait en échange comme une menace latente, disons, exagérément sur le qui-vive. Ainsi, dans le jardin de Baroni, j'ai de nouveau constaté que le soi-disant équilibre sauvage ressemble avant tout à un compte à rebours, la nature nous installe dans la peur. Et ce alors qu'il s'agissait d'une nature contrôlée, comme je le décrirai probablement plus avant, quoique suffisamment variée et fournie pour s'exhiber selon l'échelle du sauvage et, surtout, comme souvenir et avertissement de sa force originale.
- 9 Le terrain du jardin était entouré d'espaces de végétation en friche et par moments Baroni parlait des futurs agrandissements comme si les limites physiques n'existaient pas et qu'elle évoquait une gigantesque contrée lui appartenant, un espace sans fin, du moins sur deux des trois côtés visibles. Elle désignait quelque chose en tendant le bras et le gardait levé tout en détaillant de sa voix inaudible le sentier fleuri qu'elle ouvrirait ou les plantes destinées à tel ou tel coin ; ainsi décrivait-elle ses futures parcelles thématiques. Dans la zone où vit Baroni, l'arrière des maisons jouxte le grand espace ; cela donne l'impression que la limite de la montagne se trouve là et chaque habitant peut décider d'organiser cette frontière selon ses envies ou besoins. En arrivant, on remarque aussitôt que la maison de Baroni est l'épicentre d'une superficie en expansion constante, comme je viens de l'écrire, où cohabitent par ailleurs diverses idées de jardin. Je décrirai peut-être cela plus avant, mais dans l'immédiat j'aimerais faire remarquer que cette idée de jardin abondant, voire dupliquant, qui a pourtant besoin de la main de l'homme, celle de Baroni en l'occurrence, pour s'étendre et remplir sa fonction, disons, palliative ou sombre, selon, est également effective dans la maison, elle envahit les sols et les murs, et par moment la convertit en un objet ambigu, antichambre ou nostalgie de ce qui se développe dehors.
- 10 En entrant, le premier espace que l'on découvre est celui consacré à l'exposition des figures taillées par Baroni. C'est une pièce aussi austère que le reste de la maison, et sur les murs bleu ciel sont peintes des ramures ornées de fleurs sporadiques, aux tiges

ondulantes qui naissent ou prennent racine dans la partie inférieure du mur, où elles s’emmêlent ; parfois, ces guirlandes dessinent sur les hauteurs du mur des boucles solitaires dont l’intention, me dis-je, est encore plus maniériste. Baroni a également peint de telles branches hors de la maison, aussi bien sur les murs extérieurs que sur les colonnes frontales de la véranda, de même que sur des pierres moyennes ou grandes du jardin, voire dans certains recoins à première vue difficiles à remarquer ; des branches, d’autre part, identiques à celles présentes sur « l’arbre » où s’appuie la femme sur la croix, à quelques pas de l’endroit où je me trouve maintenant. Dans le coin droit de la pièce d’entrée il y avait ce jour-là deux grandes vierges, l’une verte et l’autre jaune, surveillant l’angle d’en face avec le silence habituel de leur espèce. À côté d’elles se trouvait la femme sur la croix, plus petite et bien entendu nettement moins ostentatoire, son regard perdu vers le même éternel point fixe. Dos à ces sculptures, se dressait le mur aux guirlandes végétales et aux fleurs, comme je l’ai dit, et à la hauteur des yeux, au centre du mur, divers cadres étaient accrochés. Certains contenaient des photographies, la plupart des diplômes ou des prix, et il y avait également quelques tableaux simplement ornementaux ou commémoratifs, où l’on pouvait voir un paysage ou une figure religieuse ; à l’écart, sur de rares étagères minuscules, était posé un objet, à la fois décoratif et privé, probablement intime. Il y avait un autre mur, sur le côté, petit et séparé par une poutre, couvert d’une plus grande quantité de tableaux et de diplômes. Je me suis mis à regarder les diplômes, beaucoup d’entre eux étaient dotés de ces frises élaborées, parfois colorées, qui rehaussent le témoignage écrit, et j’ai remarqué que le mur tout entier de ce salon était organisé d’une façon semblable, les branches peintes entourant l’espace central où se trouvaient les diplômes.

- 11 Le nouvel arrivant sentait l’impact de cette atmosphère austère qui, contrastant avec les nombreux signes de l’extérieur, représentait un espace trop vide et, durant certaines périodes, pouvait-on supposer, régulièrement oublié. L’endroit montrait néanmoins davantage que ne le promettait son dépouillement, car dans son économie (les rares objets, mais aussi le nombre réduit de motifs décoratifs qui se répétaient cependant largement, les coins inoccupés) il exposait la délicate situation de Baroni, installée entre la nature et l’art, d’un côté, et entre la permanence et la fugacité de l’autre. Le peu que j’ai de surcroît pu voir ensuite de la maison a confirmé mon impression de me trouver face à quelque chose d’éphémère et de provisoire, prêt à être débarrassé en quelques heures et, dans ce cas, laisser des traces des récents occupants qui, même définies, sont en même temps muettes ou, plutôt, soudainement étouffées. Mais il ne s’agissait pas d’un simple attribut de la maison, me dis-je, plutôt d’une qualité liée aux objets réalisés par Baroni, à la fois significatifs et muets, éloquents et inexpressifs.
- 12 C’était peut-être en raison de cette atmosphère de dépouillement, où tout était conçu pour la contemplation et dans certains cas, selon l’objet, pour le culte ou la célébration (les sculptures, les petits tableaux religieux, les guirlandes peintes), qu’on se sentait immédiatement cloîtré ou déplacé, même en étant entouré d’une grande quantité d’espace inoccupé. Le vide se faisait plus évident à cause de l’ornementation, qui consommait l’attention plus ou moins grande dont on pouvait faire preuve. Cette attention rendait quiconque, moi en l’occurrence, comme intrigué ou déconcerté, car un combat entre diverses façons de voir était dramatisé. Le visiteur se retrouvait alors face à des signes contradictoires, certains provenaient de l’idée de musée ou de galerie

(l'exposition des œuvres), d'autres de l'image du dénuement, représentée par cette pièce sans mobilier.

- 13 Je suis resté un long moment silencieux, au milieu des œuvres et des murs. Les plus petits cadres contenaient des distinctions très diverses, mais toutes en écriture manuscrite ; parfois, Baroni me faisait un commentaire sur l'un de ces diplômes, elle était fière de chacun d'eux. À un moment donné, je me suis rendu compte qu'elle était partie, je n'avais pas remarqué quand, mais je l'ai finalement vue revenir un livre en main, avec peu de pages. Que je sache, c'est le seul qu'elle ait écrit à ce jour ; son titre est *Message d'amour*. Je me suis mis à feuilleter le livre, la couverture était décorée d'un ange vêtu de jaune, aux ailes bleues et blanches sur les côtés, et deux petits perroquets posés sur des tiges fleuries. J'ai maintenant cet exemplaire à portée de main et je le relis de temps à autre, comme je le décrirai peut-être plus avant, mais je n'en suis pas sûr.
- 14 Pensant peut-être à poursuivre le parcours, après avoir parlé de son livre Baroni a dit « mon atelier est là » ou quelque chose de semblable et s'est dirigée vers la partie gauche de la pièce. Elle avançait avec des petits pas à la fois fatigués et hâtifs, les épaules en avant comme si elle voulait arriver rapidement, probablement poussée par une inquiétude quelconque. Bien qu'elle fût convalescente, ses mouvements semblaient urgents, de sorte que je me suis demandé si cette manière ou disposition n'était pas la manifestation d'une condition difficile à contrôler qui l'obligeait à se mouvoir d'une façon légèrement déréglée ; une démarche pesante due à la maladie mais fidèle aux modes involontaires du corps. J'ai également été étonné par une sorte d'avidité ou d'empressement de sa part à chercher chez son interlocuteur une confirmation de ce qu'elle disait ou faisait. Cela m'est apparu encore plus flagrant lorsque, bien plus tard, j'ai vu dans la salle de projection d'un musée un reportage filmé chez elle où elle avait constamment besoin de vérifier dans les réactions du conducteur de l'entretien la bonne ou mauvaise direction de ses réponses. Mais présenter les choses ainsi serait une exagération, en premier lieu car Baroni n'est pas une personne qui manque d'assurance ; au contraire, j'ai rarement rencontré quelqu'un aux convictions plus fermes et permanentes. En observant les détails du film, j'ai revécu certaines choses que j'avais remarquées lors de ma visite et tout cela m'a fait penser que cette sympathie ou dépendance envers l'humeur de son interlocuteur provenait peut-être des circonstances dramatiques de son passé, d'un côté, et de sa condition d'artiste humble, de l'autre.
- 15 Baroni a alors ouvert un peu précipitamment la porte qui donnait sur son atelier et nous sommes entrés dans une pièce longue et étroite, dont les fenêtres donnaient sur l'avant de la maison et sur l'un des côtés. Je dois dire qu'en réalité elle n'a ouvert aucune porte et m'a simplement laissé passer. Mais elle a eu, pour ce faire, un geste d'une telle théâtralité que j'ai eu l'impression de traverser une scène, comme si elle m'avait en effet cédé le passage selon un protocole étudié, ou pour mieux dire, comme si Baroni avait découvert pour moi une entrée cachée, impossible à discerner dans la pénombre de la pièce, à partir de laquelle la vraie action commençait. Le reste du public était derrière nous, composé des deux vierges et de la femme sur la croix. Cela ne s'est pas exactement passé de la sorte, toutefois. La scène semblait plutôt congelée. Dans l'atelier, j'ai vu en premier lieu la manifestation des signes du travail manuel, voire physique ; par exemple, des outils et des racines ou bouts de bois aux tailles diverses. Mais je pouvais également remarquer que le travail avait été sporadique, du moins durant la période récente, peut-être longue.

- 16 J'en étais là, à observer et à résumer mentalement mes impressions, probablement fausses, lorsque Baroni a semblé lire dans mes pensées. Elle a bougé les bras en cherchant à embrasser l'ensemble de l'atelier pour m'expliquer d'une voix inaudible que ces derniers temps, à cause de ses maladies, elle s'était trouvée dans l'incapacité de travailler régulièrement. Elle n'avait pas besoin de me le dire, je le voyais bien, mais à partir de ce moment et durant le reste de la journée j'ai cessé d'anticiper ses propos, de même que ses comportements et gestes silencieux, qui s'imposeraient aussitôt sans que je ne m'en rende compte. Il était facile de vérifier l'ajustement de l'atmosphère à l'inactivité ; non pas un air d'abandon, mais plutôt de désertion soudaine se prolongeant de façon imprévue. Une couche de poussière identique couvrait les objets et les recoins sans différencier les plus accessibles des plus éloignés. Il y avait les outils, qui attendaient toujours là où le hasard du travail inachevé avait dicté de les abandonner, les pièces à demi réalisées et pourtant un peu vieilles, etc. Je me suis dit que, sans trop d'effort, un regard attentif saurait reconstituer les tâches non terminées. Mais, bien entendu, non pas tant ce qui restait à faire que ce qui avait été fait.
- 17 Des morceaux de bois étaient répartis dans divers coins, certains d'une taille considérable, d'épaisses cales ou buches, comme les appelait Baroni, provenant d'arbres vénérables et chanceux, je présume, plusieurs racines géantes plus ou moins tordues – géantes, du moins, pour les dimensions des lieux –, et il y avait également quelques fines baguettes, semblables à des moules de fantaisie. Cela mis à part, il y avait une quantité d'éléments visibles, que j'ai maintenant du mal à préciser, et dont je me souviens en tant qu'espaces occupés et qu'ombres fluctuantes, presque interchangeable, dirais-je. Des caisses de différentes tailles ou des empilements, des objets entassés et cachés dans la demi-pénombre de l'endroit. Du reste, et j'en ignore également la raison, les outils m'ont semblé, ceux visibles en tout cas, plus rares que je ne l'aurai cru et plus simples aussi, peu spécialisés ou spécifiques ; j'ai surtout été impressionné, bien que je ne sache pourquoi, peut-être à cause du contraste avec les quelques outils manuels, par la quantité de pinceaux et de récipients de peintures présents, pots, bols ou jarres pour mélanger, je suppose, les couleurs, et de planches ou de surfaces d'un matériau quelconque pour les essais. Enfin, comme je l'ai dit, j'ai vu une bonne quantité de figures à demi réalisées ; non seulement inachevées, mais encore interrompues, à peine ébauchées, et, c'était notable, abandonnées depuis plus de temps que celui originellement prévu.
- 18 Sánchez était une personne noctambule et taciturne ; à une certaine époque, il appelait le soir, désireux de converser. Le téléphone sonnait et je savais que c'était lui ; c'est pourquoi, avant de répondre, je préparais quelque chose à portée de main, par exemple un verre et une boisson. À l'autre bout du fil, il buvait également. Nous pouvions parler un bon moment, mais cela dépendait des occasions. J'entendais le bruit de ma rue, je ne pouvais pas fermer les fenêtres à cause de la chaleur et je remarquais que Sánchez était au contraire entouré d'un silence sépulcral ; il était même loisible de percevoir les réverbérations de sa propre voix comme s'il parlait dans une pièce vide. Il était certainement lové dans son canapé de repos et de lecture, avec sa bouteille, son verre, son carnet et sa pile de livres, et ses cigarettes aussi. Malena devait très probablement être en train de lire ou de travailler à ses traductions dans une autre pièce. Et pendant ce temps, la ville entière, par-delà les murs, entourait Sánchez de sa rumeur nocturne et végétale. Il avait une assurance très personnelle pour passer des sujets ponctuels et domestiques aux questions générales et abstraites, qu'il utilisait le plus souvent en

guise d'argument conclusif des autres sujets et d'éventuel enseignement. Il avait aussi tendance à parler souvent de lui-même ; non pas comme un exercice de vanité, ce qui ne faisait pas partie de son tempérament (Sánchez était également une personne nostalgique et, partant, la seule vanité possible chez lui était une évocation du passé, mais sur le mode de la gratitude envers les choses vécues), plutôt comme une inquiétude, voire une plainte face au passage du temps, et en particulier la solitude.

- 19 Il revenait constamment sur le sujet de ses papiers, auxquels il accordait peu d'importance bien que ses amis ne cessent de l'inciter à les publier ; ses papiers remplis de poèmes inédits qu'il mémorisait tous sans exception. À propos de ses textes, des dialogues contradictoires pouvaient avoir lieu, qui s'achevaient de façon définitivement mélancolique, car Sánchez était un écrivain qui négligeait la publication et, plus encore, les divers rituels de la circulation littéraire ; néanmoins, l'âge qui avançait l'avait confronté à la fugacité de sa propre existence, disons, et à l'inévitable concision de son œuvre face à l'ampleur du futur. Il craignait la publication à cause des erreurs qui pouvaient s'immiscer lors de l'impression, comme il le disait, mais aussi parce qu'elle coagulait le poème, même s'il le considérait achevé depuis longtemps. La poésie idéale était faite de poèmes mentaux, débarrassés de toute concession physique. Ainsi, je croyais remarquer qu'il souffrait d'une perplexité très personnelle, dérivée de l'inquiétude que lui produisait le fait de se découvrir désireux de reconnaissance, ce qui était récemment devenu pour lui une matière nécessaire, en franc contraste avec ses croyances littéraires et même éthiques, qui le poussaient à se méfier des institutions de la littérature et des péripéties qui y étaient liées, telles que le succès, l'échec, la publication, l'ostracisme, etc. Je me le figurais donc seul dans sa pièce plongée dans la pénombre, entouré d'une tranquillité que même lui pouvait considérer excessive.
- 20 En vérité, très rares ont été les fois où nous nous sommes vus face à face ; strictement parlant, notre amitié fut téléphonique, voire même, si l'on veut, un peu irrégulière. Il gardait des souvenirs amers de sa jeunesse. Il avait également une sorte de remord générique, plus ou moins banal, qui le poussait à admettre, sur le ton de l'excuse, qu'au cours de sa vie il avait été trop irascible et, qu'à certaines périodes, cet aspect de son tempérament se répétait fréquemment. Un regret ancien, remontant à son époque d'étudiant, était lié à son père, lequel avait insisté pour qu'il n'abandonne pas les études. Le jeune Sánchez avait désobéi et déserté le professorat. Néanmoins, à partir d'alors, les lettres de son père seraient adressées au « professeur Juan Sánchez Peláez ». Sarcasme, invective ou consolation, Sánchez ne l'aura jamais su mais cela ne lui importait pas. À un certain moment de la conversation, sa voix passait à un état d'exaltation. C'était la façon que j'avais de nommer le point où, en raison du sujet, de l'alcool ou d'une accumulation d'intensité, l'emphase de Sánchez ressortait jusqu'à frôler, à l'occasion, la colère. Quoi qu'il en soit, l'apaisement, rapide et instantané, survenait sans faute. Sánchez a écrit dans un poème : « Tel un éclat ou un feuillage / sur la fontaine du jardin qui murmure / je suis mort et je vis / vivant et mort à la fois. / Sans regret. / Avec une patience presque absurde / je vis / emmuré et caché / libre / mort. » Dans un autre poème de ce cycle, comme on peut le voir, funèbre, par ailleurs inconstant, il a écrit : « S'il n'y avait que moi / une fois mon cycle achevé et venue / mon échéance / je serais seul / tranquille / le matin et le point du jour / devraient être éveillés / Car / à mon passage / à mon écoulement / à ma mort / la lumière / la feuille et l'arbre / frémiront. »

- 21 Je viens de citer ces vers de Sánchez et j'en ignore un peu la raison, mis à part mon évidente admiration. En guise d'hommage et de reconnaissance, évidemment. Je ne trouve pas de meilleure façon de m'approprier certains vers qu'en les copiant, en les ajoutant au flux plus ou moins continu de ce que, à tort ou à raison, j'ai à dire. Je ressens presque la même faiblesse face aux formes de Baroni, particulièrement suggestives tout en disant le minimum. Sánchez a souvent été accusé d'être surréaliste ou revendiqué comme tel ; d'autres fois, c'est son art de la confession et de la subjectivité qui a été source d'éloges. Pour ma part, je soulignerai qu'il fut l'un des rares de son époque à ne pas tramer d'idylle avec la nature de sa province mais avec les motifs naturels de la ville. Le jardin, la fontaine, l'arbre, l'ombre. On est parfois amené à penser que la nostalgie de Sánchez est une nostalgie du modernisme, à la scénographie duquel il est resté incroyablement fidèle, comme une blague permanente, sous d'autres atours.
- 22 Je m'éloignais de l'enceinte où il était veillé et me trouvais déjà sur l'avenue aux arbres immenses, en réalité à peu de distance de l'endroit où Sánchez avait vécu ces dernières années, lorsqu'une impulsion m'a poussé à faire demi-tour. Quelques minutes s'étaient écoulées, tout était identique. Les amis du poète m'ont reçu avec émotion, comme un membre qui revient dans le groupe après avoir constaté qu'au-delà il n'y a rien qui vaille ; je ne les avais pas encore rejoints qu'ils me tendaient déjà un nouveau verre en plastique. Je me suis excusé et j'ai poursuivi mon chemin jusqu'à la chapelle vide, exception faite de Sánchez. Au milieu du silence, parvenaient jusqu'à nous les rires étouffés des femmes du groupe ; ces rires semblaient un peu nerveux et provocateurs, comme dans les films italiens de l'époque où, me dis-je, Sánchez avait été jeune. Une fois devant le corps, je n'ai pas su quoi faire. Rien n'avait changé, du moins rien de visible et tout, là dans cette pièce, paraissait suivre son propre cours, indépendamment de ce qui se passait à l'extérieur. J'observais la veste de Sánchez, sa coupe m'impressionnait, le fait qu'elle lui aille aussi bien, comme je l'ai dit plus haut, lorsqu'est entré un des amis et qu'il a commencé à réciter des vers du poète. Le tigre se lèche la pommette, ou le flanc, a-t-il dit, je me souviens. C'était le chant du soldat, l'hommage funèbre.
- 23 À ce moment-là, je me suis mis à penser, influencé peut-être par cet enchaînement de scènes, à des gens que je connaissais et qui n'étaient pas là cette nuit dans le funérarium bien qu'ils soient amis de Sánchez. Je me suis imposé la condition de me concentrer uniquement sur ceux dont je connaissais le domicile. C'est ainsi que m'est apparu quelqu'un qui vivait à cent mètres à peine des lieux ; un autre qui vivait à 800 mètres ; plusieurs autres personnes à différentes distances. Ensuite, j'ai essayé d'imaginer ce qu'ils étaient en train de faire ; presque tous devaient dormir, ai-je supposé. Enfin, j'ai dessiné mentalement une étoile sur la carte représentant le territoire. Le centre, c'était Sánchez, la veillée funèbre, et chaque rayon se dirigeait vers la maison, voire le lit, de chacun des amis en question. Le résultat fut un diagramme fortement irrégulier, mais ce n'était pas ce qui importait. Je me suis dit que pour un temps le dessin montrait Sánchez comme le cœur de la ville. Un cœur dévoué, bien sûr, puisqu'il était entouré de silence et d'indifférence. C'est ainsi qu'en peu de temps, je suis sorti deux fois de l'enceinte funèbre. L'ami de Sánchez qui était entré pour réciter, l'avait également fait pour m'observer, ai-je pensé, probablement envoyé par les autres face à mon retour imprévu.

- 24 Dans l'atelier, il n'y avait presque aucun ornement, contrairement à la pièce d'entrée. Ici, Baroni avait décidé de se séparer des paysages végétaux sur les murs et des pièces achevées pour ne rester qu'avec celles qui étaient embryonnaires, imaginées ou incomplètes. Contrastant avec les signes de l'absence, j'ai été surpris que l'entrée de Baroni ait un effet immédiat de remous, comme si le silence et l'immobilité s'étaient instantanément rachetés pour se traduire en prédisposition, en une sorte de sympathie des objets envers elle. Je me suis souvenu de ces dessins-animés pour enfants dans lesquels des choses inertes mais toujours fonctionnelles, des ustensiles ou des outils en général (assiettes, cuillères, crayons ou pichets) s'animent, adoptent un comportement humain et se mettent à chanter et à danser, prêts à se lancer dans une tâche quelconque, se montrant solidaires du travail des gens. En ce sens, me suis-je dit, Baroni créait également des êtres intermédiaires, parents de ces figures dansantes.
- 25 C'est à ce moment de confusion, alors que je m'interrogeais sur les notions d'abandon et d'activité (l'espace d'un instant, j'ai eu l'impression illusoire de déceler un secret dans cette situation, une sorte d'idéal atteint, ne serait-ce que de façon naturelle, un idéal que j'aurais pu chercher longtemps, sans succès bien entendu, et qui m'apparaissait maintenant consommé, amer en ce qu'il se révélait tardif, mais finalement tangible); c'est donc à ce moment de confusion que Rogelio est apparu en provenance du fond de l'atelier, probablement depuis une porte cachée dans toute cette pénombre. La vie de Baroni a connu plusieurs sauveurs, Rogelio est l'un d'eux, peut-être la seule personne à la hauteur d'un tel qualificatif -sauveur de Baroni-, depuis le jour où il l'avait littéralement ramassée et lui avait offert son aide alors qu'elle avait fui la maison de ses parents, après avoir abandonné ses enfants en bas âge et s'être cachée dans le cimetière de Boconó. Comme je l'expliquerai probablement plus avant, Baroni a passé plusieurs jours là-bas, dormant parmi les tombes. Les gens ont commencé à la remarquer et l'ont baptisée, puisqu'elle était connue dans les parages, en accord avec sa nouvelle habitude. Ils l'ont également accusée de profaner les tombes et sont allés la chercher pour cette raison. En réalité, Baroni n'avait nulle part où vivre, mais avait établi avec la mort un lien plus habituel que n'aurait pu le supposer quiconque à Boconó. Quelques temps après ces jours au cimetière, Rogelio est apparu. Le cimetière lui offrait probablement une tranquillité que sa famille non seulement lui refusait mais qui avait été abolie depuis longtemps du passé, du présent et du futur de sa vie simple. Car on comprendra aisément que la vie de Baroni ne réclamait pas grand-chose; et pourtant, le peu qu'elle demandait lui était nié. Selon ce qu'elle dit à qui veut l'entendre, et comme j'ai pu le vérifier en voyant un film, Baroni a décidé de confier ses enfants aux soins de sa mère et de sa sœur, par crainte de leur faire du mal, et n'écarte pas la possibilité qu'elle aurait pu les tuer, étant donné la force des crises de désespoir qui la faisaient pleurer sans fin ni consolation possible.
- 26 Rogelio s'est arrêté devant nous et Baroni a parlé avec son mince filet de voix; je n'ai rien compris à ses propos, sauf ce qui était peut-être le plus prévisible, le fait qu'elle nous présentait. Il y a eu un moment cérémonieux, Rogelio a dit quelques mots aimables, peu nombreux et probablement peu fréquents, ai-je pensé, vu les efforts qu'il faisait pour vaincre sa réserve. Dans cette partie de la maison de Baroni, ainsi que dans ce village et dans les villes et villages des alentours et, dirais-je presque, dans toute la tortueuse étendue de l'État de Trujillo et des autres États andins, Táchira et Mérida, tous les gens que j'ai croisés se sont toujours montrés renfermés; ils semblaient du moins à la merci d'un type de réserve qui installait les personnes dans un langage de

gestes mesurés et de mots à demi prononcés dont ils n'étaient pas disposés à sortir. Tout au plus, quelqu'un pouvait chercher à établir une communication plus grande, obtenant ainsi un type de dialogue différent, mais tôt ou tard un recul se produisait (une sorte d'appel de la réalité) et la personne qui avait osé prononcer des mots au-delà du strictement nécessaire se trouvait finalement vaincue par un scrupule secret ou par une association ingrate, je ne saurais dire, et reculait pour reprendre son flux coutumier, celui de ne prononcer que l'indispensable, une sorte de restriction verbale, presque toujours en regardant par terre, un geste qui était également une façon de se rétracter de ce qui avait été dit jusque-là avec peu de loquacité. Et si jamais quelqu'un s'écartait d'un tel comportement, c'était parce qu'il n'appartenait pas à ce monde local, à la contrée. C'est, dit-on, le comportement andin, l'influence de l'altitude, la désolation du vide, etc. Quoi qu'il en soit, Baroni serait par conséquent une exception, la seule peut-être dans ce territoire immense. À un moment donné, pendant le court dialogue avec Rogelio, Baroni s'est éloignée de quelques mètres et s'est mise, dans notre dos, à tousser sans cesse. Je ne l'avais pas réalisé avant, ce n'est qu'en entendant de nouveau sa toux et en observant les tremblements de son corps que j'ai remarqué la frêle constitution de cette femme, semblable dans sa fragilité à ses bâtons ou baguettes éparpillées ou disposées en grappes dans les recoins de l'atelier, dans un équilibre à la merci du moindre mouvement ou de n'importe quel courant d'air et qui souvent décorent ses figures en formant des capes ou des vêtements en apparence, seulement en apparence, articulés. En réalité, cette affection respiratoire n'était pas grand-chose comparée à d'autres épisodes de l'histoire accidentée de sa santé.

- 27 J'ai pris congé de Baroni avant le milieu de l'après-midi. À cette heure encore, ou de nouveau, la température semblait faire trembler les choses. Le genre de situation de chaleur intense qui pousse à tenter des descriptions de contours diffus, de réfractions lumineuses, d'objets ralentis, etc. Néanmoins, c'était le contraire qui m'impressionnait : la vitesse, comme si la température, en exerçant une sorte d'effroi, eût un effet désintégréateur et la réalité même, dans ses multiples articulations, prenait peur et voulait fuir immédiatement une telle situation. Il suffisait de sortir dans le jardin, sans même avoir fait le premier pas ni senti encore l'impact de la chaleur, pour remarquer déjà l'inquiétude, la nature à la fois fluide et écrasée. On savait que sous cette quiétude palpait une combustion à laquelle participaient tous les éléments et qui se manifestait à travers des réactions isolées et spontanées. L'odeur des mangues incrustées dans la terre, plus nette qu'auparavant, saturait l'air, les rendant indissociables de la présence de n'importe quel objet en particulier. J'ai franchi les trente mètres qui me séparaient du portail d'entrée en parcourant de nouveau les diverses zones du jardin de devant, les plus anciennes étaient déjà largement naturalisées et dominaient leurs emplacements, je veux dire qu'elles se révélaient moins remarquables, l'innovation s'était adaptée au lieu, et je suis sorti à l'extérieur, où évidemment m'a étonné la minime différence entre dedans et dehors, une nuance insignifiante, on pouvait considérer ce secteur de la rue comme un préambule ou une coda au jardin de Baroni. Mais, bien sûr, on pouvait sans doute dire la même chose de n'importe quel espace voisin de cette propriété. Il y a plusieurs années, la municipalité de Betijoque a baptisé cette rue du nom de Baroni, en guise d'hommage à sa plus célèbre personnalité. Néanmoins, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de cette voie presque déserte, comme si, au-delà de son aspect probablement peu remarquable, seule la maison en premier lieu et le nom de la rue en deuxième lieu accaparaient la curiosité du visiteur dans son intégralité. Les autres rues de Betijoque étaient également solitaires. C'était le moment

du retour, j'aurais pu prendre le chemin le plus rapide, mais j'ai préféré retourner à Boconó en faisant un détour, pour connaître la partie occidentale de ce territoire.